

Intersectionnalité :

De la théorie à la pratique

Bénédicte Janssen (st.) ■ Novembre 2017

*Tous les travailleurs sont des hommes,
toutes les travailleuses sont blanches mais certaines sont braves.*

(Reprise du titre du livre sur l'intersectionnalité de Barbar Smith :
« All the women are white, all the blacks are men, but some of us are brave »)

Dans cette analyse, nous parcourons le concept d'intersectionnalité : d'où vient-il, que signifie-t-il, qu'apporte-t-il et quelles en sont les limites ? Si nous partons de la théorie, nous voulons montrer son importance au niveau politique et militant tout en offrant certaines pistes pour l'intégrer au sein des luttes sociales.

Quelques définitions

À première vue, le mot « intersectionnalité » semble cacher quelques notions abstraites et concepts mystérieux. Pourtant, il désigne une réalité sociale que certaines personnes vivent au quotidien: l'intersection (ou « entremêlement ») des systèmes d'oppression, comme ceux liés au genre (sexisme et transphobie¹), à la race et à l'ethnie (racisme), à la nationalité (xénophobie), à la classe (capitalisme), au handicap (validisme²) ou encore à l'orientation sexuelle (homophobie). Ainsi, certaines personnes subissent plusieurs discriminations qui se combinent et les rendent extrêmement vulnérables. Par exemple, une femme noire peut connaître une oppression qui résulte de la combinaison du sexisme et du racisme.

Ce concept d'intersectionnalité sous-tend trois postulats :

1. Les différentes oppressions sont vécues simultanément et ne sont pas dissociables les unes des autres.

Si cet entremêlement de systèmes d'oppression est étudié depuis le 19^{ième} siècle, on l'a longtemps considéré comme une simple addition d'oppressions : sexisme + racisme, par exemple. Mais si nous reprenons l'exemple d'une femme noire, elle ne peut dissocier son expérience du sexisme et du racisme : les oppressions sont imbriquées pour former un tout qui place cette femme dans une situation différente de celle de la femme blanche et qui ne résulte pas de la simple somme du sexisme et du racisme.

Kimberlé Crenshaw, juriste noire et mère du terme « intersectionnalité », explique ce phénomène par une métaphore: « Considérons une analogie avec le trafic de voitures dans une intersection, venant et allant dans toutes les directions. [...] Ce n'est pas toujours facile de reconstruire un accident : parfois les traces de dérapages et les blessures indiquent simplement que tout s'est passé simultanément, rendant impossible de déterminer quel conducteur a causé quelle blessure »³.

2. Les systèmes d'oppression s'alimentent et se construisent mutuellement

Prenons un exemple : une femme handicapée connaît un sexisme qui est co-construit avec sa situation d'handicap. Ainsi, alors qu'une femme valide vit un sexisme basé sur son hypersexualisation (harcèlement de rue, image de la femme objet), la société véhicule au contraire l'idée qu'une femme handicapée n'a pas de sexualité. Ce stéréotype influence son accès à la contraception, puisque beaucoup de médecins n'imaginent même pas qu'une femme handicapée puisse tomber enceinte.

¹ Discrimination envers les personnes transgenres et transsexuelles.

² Discrimination envers les personnes handicapées, physiques ou mentales. Ces discriminations découlent de l'idée que les personnes dites « valides » (ne souffrant pas d'un handicap) sont supérieures aux personnes « non-valides » (ou handicapées).

³ Crenshaw, Kimberlé, « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », pp.149, University of Chicago Legal Forum, Issue 1, 1989.

On voit bien dans cet exemple comment les systèmes d'oppression (dans ce cas, la discrimination sexiste et « validiste »⁴) interagissent entre eux.

3. Les systèmes d'oppression doivent donc être combattus simultanément et ne doivent pas être hiérarchisés

Le concept d'intersectionnalité nous fait donc comprendre – et c'est là sa révolution- que les luttes pour la justice sociale ne peuvent se mener séparément : il naît d'ailleurs de la critique de cette « séparation des luttes ».

Un peu d'histoire...

Si le terme « intersectionnalité » en tant que tel n'est apparu qu'en 1989 grâce à Kimberlé Crenshaw, c'est depuis le temps de l'esclavage et celui de la ségrégation⁵ que les femmes noires décrivent avec éloquence les oppressions multiples qu'elles subissent. L'idée qui se cache derrière le mot provient donc du Black Féminism (afro-féminisme⁶) des Etats-Unis.

En effet, déjà en 1851 lors d'une convention pour les droits des femmes en Ohio, une esclave émancipée du nom de Sojourner Truth avait pris la parole. On y débattait du droit de vote et certains hommes avançaient l'idée que les femmes étaient bien trop faibles et oisives pour acquérir ce droit. Sojourner Truth s'était alors exclamée « Ne suis-je pas une femme ! », elle qui avait été forcée de travailler sans merci comme esclave. Pour la première fois, elle remet en cause la « norme féminine » qui se base sur l'expérience des femmes blanches de classe moyenne.

Citons aussi Anna J. Cooper et son ouvrage « A voice from the South » (1892) dans lequel elle avance que ce sont précisément les femmes noires qui doivent mener la lutte contre la ségrégation, parce qu'elles subissent plus de systèmes d'oppression (sexisme et racisme) que les hommes noirs (racisme). Elle dénonce déjà dans cet ouvrage l'exclusion des femmes noires à la fois des luttes antiracistes (menées par les hommes noirs) et des luttes féministes (menées par les femmes blanches).

Au 20^{ème} siècle, l'idée se précise grâce à Frances M. Beal et son ouvrage « Double Jeopardy : to be Black and Female » (Double oppression : Être Noire et Femme) ainsi qu'au travail d'un groupe de militantes afro-féministes, le « Combahee Collective ». Ces dernières publient un manifeste en 1977 dans lequel elles parlent de l'entremêlement des systèmes d'oppression. Elles sont particulièrement intéressées par les systèmes d'oppression qui se forment autour du genre, de la race, de la classe et de l'hétéronormativité⁷.

Clairement inspirée par les auteures citées plus haut, Kimberlé Crenshaw écrit « Demarginalizing the intersection of Race and Sex » en 1989. Dans cet article, elle critique les lois anti-discriminations des Etats-Unis : elles ne couvrent que soit le sexisme, soit le racisme et laissent

⁴ Discrimination envers les personnes handicapées, physiques ou mentales. Ces discriminations découlent de l'idée que les personnes dites « valides » (ne souffrant pas d'un handicap) sont supérieures aux personnes « non-valides » (ou handicapées).

⁵ Malgré l'abolition de l'esclavage, il existait aux Etats-Unis des lois racistes qui divisaient les noirs et les blancs.

⁶ Mouvement féministe porté par les femmes afro-américaines et africaines.

⁷ Norme construite selon laquelle l'hétérosexualité est centrale tandis que les autres orientations sexuelles sont marginalisées.

ainsi de nombreuses femmes noires sans protection. En effet, lorsque celles-ci sont discriminées à l'emploi, cette discrimination n'est pas reconnue comme sexiste puisque l'entreprise emploie des femmes blanches, ni comme raciste puisqu'elle emploie des hommes noirs. C'est pourquoi Crenshaw appelle à prendre en considération les personnes se trouvant à l'intersection de plusieurs systèmes d'oppression. Elle précise que si elle parle seulement de race et de genre, il existe de nombreux autres systèmes d'oppression qui s'entrecroisent également : capitalisme, validisme, âgisme⁸, homophobie, islamophobie⁹... L'intersectionnalité commence alors à diversifier son propos par rapport au triptyque de base « race/genre/classe ».

Le concept d'intersectionnalité s'émancipe également du milieu particulier de l'afro-féminisme : il est repris par des féministes latinas¹⁰ et chicanas¹¹ comme Lélia Gonzalez, Claudia Pon Cardoso, Gloria Anzaldúa et Chela Sandoval.

Kathy Davis, une féministe américaine partie enseigner en Europe, s'occupe finalement de faire le pont entre les continents : dans son article « Intersectionality as buzzword » paru en 2008, elle explique que les contours vagues du concept d'intersectionnalité le rendent facilement adaptable à d'autres contextes socio-historiques et à de nombreuses disciplines : il peut (et doit) s'adapter à toutes les luttes sociales, partout.

Convergence des luttes

L'intersectionnalité est un concept politiquement fort, puisqu'il naît de la critique portée par les féministes noires envers les mouvements antiracistes (dits « mouvement des droits civiques ») et féministes états-uniens.

Mouvement des droits civiques

Après la Guerre de Sécession, la population noire des Etats-Unis s'organise afin de confronter les nouvelles lois racistes et le lynchage qui les empêche d'accéder aux mêmes statuts que les blancs. Ce mouvement était principalement mené par des hommes noirs, et les revendications féministes des femmes noires étaient souvent reléguées 'à plus tard' : « La primauté historique de la question raciale a en effet protégé les représentants du mouvement noir de toute remise en question, et ce d'autant plus que l'adhésion au mouvement noir n'implique pas un choix de rupture familiale, là où l'adhésion au mouvement féministe peut être vécue sur le mode de la trahison ou tout au moins du dilemme, comme de nombreuses féministes de couleur l'ont rapporté »¹². Et pour cause, à l'heure où le stéréotype de l'homme noir violent et violeur servait à justifier racisme et lynchage, il était de très mauvais ton pour les femmes noires de tenter d'ériger une critique du patriarcat qui sévissait effectivement au sein de leur communauté.

Jusqu'à il y a peu, les mouvements antiracistes dans le monde semblent rester sourd à la problématique du sexisme interne, comme en témoigne Ndella Paye, militante afroféministe:

⁸ Discrimination se basant sur l'âge.

⁹ Discrimination envers les personnes de confession ou de culture musulmane.

¹⁰ D'origine sud-américaine.

¹¹ D'origine mexicaine.

¹² Jaunait, Alexandre, et Sébastien Chauvin. « Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », Revue française de science politique, vol. vol. 62, no. 1, 2012, pp. 5-20

« Nos luttes ne semblent pas prioritaires au sein de l’antiracisme où, quand nous sommes confrontées à nos frères, ils attendent de nous d’être solidaires avec eux et de patienter pour l’égalité femme/homme. Nos luttes à nous, femmes noires, peuvent et doivent attendre – et c’est tout simplement inacceptable »¹³.

Le féminisme blanc

Le mouvement féministe dominant du 19^{ième} et 20^{ième} siècle s’est érigé autour d’une catégorie « genre » universelle, comme si toutes les femmes étaient opprimées de la même manière. Cet universalisme se basait donc sur l’expérience de celles qui menaient ce mouvement: les femmes blanches de classe moyenne.

Pourtant, les femmes sont bien un groupe hétérogène qui doit gérer des besoins différents et parfois contradictoires : «Par exemple, là où les femmes blanches doivent lutter contre la surexposition de leurs corps (pour nous vendre un yaourt, il faut le faire avec le corps d’une femme, de préférence nu) nous, femmes noires, devons lutter pour la reconnaissance de nos critères de beauté (cheveux naturels crépus, nez épaté, etc). Et quand les féministes blanches luttaient pour le droit à l’avortement, des femmes noires subissaient des stérilisations forcées » témoigne Ndella Paye.

Pourtant, ce n’est pas faute de féministes racialisées¹⁴ qui, comme nous l’avons montré plus haut, dénoncent cette situation : « Les féministes noires des deux côtés de l’Atlantique et les chercheuses féministes du tiers-monde avaient déjà produit de nombreuses critiques sur l’oubli de leurs expériences par le discours féministe et déjà souligné l’importance de théoriser des identités et des sources d’oppression multiples »¹⁵

La critique et la solution intersectionnelle

Patricia Collins, grande théoricienne de l’intersectionnalité aux Etats-Unis résume bien la situation qu’on a pu observer au sein des luttes sociales (mouvements civiques, féminisme et lutte des travailleurs) : « par essence, chaque groupe se tourne vers l’oppression avec laquelle il est le plus familiarisé comme étant l’oppression fondamentale et lui subordonne les autres types d’oppression »¹⁶. Ce faisant, ces mouvements ignorent les oppressions qui sont internes à leur lutte. Ils ne semblent pas comprendre qu’une personne opprimée peut-être oppresseur dans l’intersection des systèmes d’oppression.

Les syndicalistes masculins peuvent pourtant parfois se montrer sexistes envers leurs collègues, les féministes peuvent se montrer racistes et ainsi de suite. Les luttes sociales ont une longue histoire d’exclusion que le concept d’intersectionnalité peut pointer et solutionner. L’idéal de la convergence des luttes permettrait aux luttes sociales d’établir des collaborations en reconnaissant l’hétérogénéité de leurs membres et en laissant à certains groupes internes l’occasion de s’organiser en autonomie pour répondre à leurs besoins spécifiques, sans hiérarchiser les différentes oppressions subies.

¹³ Ndella Paye. Ce que l’intersectionnalité signifie pour moi (<http://lmsi.net/Ce-que-l-intersectionnalite>)

¹⁴ Perçues par la société comme faisant partie d’une ‘race’ différente de la ‘race’ blanche.

¹⁵ Kathy Davis, « L’intersectionnalité, un mot à la mode. Ce qui fait le succès d’une théorie féministe », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 20 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2015, consulté le 30 octobre 2017. URL : <http://cedref.revues.org/827>

¹⁶ Patricia Collins, « Black Feminist Thought », page 306

Ici et aujourd'hui

Le concept d'intersectionnalité est principalement issu du contexte états-unien, et s'est construit en lien avec l'histoire et la société locale : esclavagisme, ségrégation, racisme anti-noirs et anti-latinos. Il a pourtant été introduit en Europe grâce à sa grande capacité d'adaptation à différents contextes. Ici, c'est surtout autour du problème d'islamophobie qu'il a été construit.

Si depuis le début des années 2000, on parle beaucoup d'intersectionnalité en Europe et qu'il y a déjà une prise de conscience des efforts à fournir pour être plus inclusif dans nos luttes, il reste encore pas mal de travail pour construire une vision véritablement intersectionnelle. Illustrons cette réalité par deux exemples concrets :

Division sexuée et raciale du travail

La division sexuée du travail et ses métaphores « plafond de verre », « plancher collant » et les inégalités qui s'en suivent sont largement discutés au sein des mouvements de femmes et de travailleurs (plutôt travailleuses). Cependant, une autre réalité est souvent moins exploitée : la division raciale du travail. En effet, ce sont les femmes issues de l'immigration qui sont le plus représentées dans les secteurs sous-payés et sans beaucoup de possibilité d'évolution : infirmières, aides ménagères, et domestiques des hôtels... Il ne faut pas oublier de préciser cette situation. En effet, en tenant compte des différences entre les femmes, on se rend vite compte que les femmes aux salaires les plus bas sont les femmes de couleur, issues de l'immigration, ou qui sont discriminées à l'emploi non seulement parce qu'elles sont femmes mais aussi parce qu'elles sont trans, lesbiennes, handicapées, ou âgées.

La réalité des femmes immigrées sur le marché du travail a souvent été occultée par la croyance commune que les femmes immigrées sont des femmes se trouvant sous un patriarcat particulièrement fort par leur culture, et qu'elles sont donc souvent confinées à l'espace privé, à la maison.

Féminisme et islamophobie

Le féminisme est de plus en plus souvent instrumentalisé pour justifier des mesures islamophobes. Prenons, par exemple, les scandales qui se sont développés autour du burkini. Selon certains, les injonctions à l'encontre des femmes en burkini seraient une façon de protéger ces femmes de l'oppression patriarcale de leur propre culture. Cependant, ces mesures sont souvent islamophobes plus que féministes, et servent la continuité de la pensée coloniale au sein même de nos sociétés multiculturelles : nous, Européens, vous imposons notre point de vue pour votre propre bien. Ainsi, une forme de racisme culturel et bien-pensant se met en place. Les musulmanes sont stigmatisées au nom du féminisme et de la laïcité. Pourtant, ces discours sont repris par des partis qui n'ont en aucun cas un but féministe mais bien un but raciste et d'exclusion, comme le Front National en France.

Ce n'est pas faute de tentatives de la part de féministes musulmanes de dévoiler (sans mauvais jeu de mots) leur propre vision des choses : « Les musulmans appartenant à cette même société, patriarcale et sexiste, ils sont aussi traversés par les travers d'une société malade qu'ils répercutent sur les femmes musulmanes avec des justifications religieuses. [...] cependant, je peux tout à fait

puiser dans les textes sacrés de l'islam les ressources nécessaires pour exiger au nom de l'islam l'égalité femme/homme et refuser la lecture patriarcale et misogyne qui domine dans ma religion – comme ailleurs » témoigne Ndella Paye. Les valeurs d'égalité entre les femmes et les hommes sont présentes dans la religion musulmane. Il existe des musulmanes féministes qui luttent pour les droits des femmes. Il y a même un courant de « féminismes islamiques » apparu en premier lieu au cours des années 1980 en Iran et qui propose une interprétation plus féministe du Coran¹⁷.

Ainsi, les musulmanes ne sont pas des victimes passives d'un système particulièrement patriarcal, mais ont une voix qu'elles expriment depuis de nombreuses années et qui reflètent leur situation à l'intersection des systèmes de domination de genre, d'islamophobie et de racisme. Dans une démarche intersectionnelle, le féminisme devrait les écouter plutôt que de leur assigner une signification construite par les non-musulmanes qui les réduit au statut de victimes « à sauver ».

Quelle pertinence pour les syndicats ?

Les syndicats aujourd'hui tentent tant bien que mal d'inclure les travailleuses et de redresser ainsi un biais qui remonte à leurs fondements : « le socialisme a défini l'oppression sur un schéma essentiellement masculin: l'exploitation économique du salarié. En conséquence, la figure de l'opprimé a été identifiée par défaut à celle du travailleur mâle rémunéré—puisque une grande partie du travail féminin est non rémunérée ; de ce fait, toute revendication des femmes à faire reconnaître leur oppression comme classe de sexe a été reçue par les hommes de gauche comme une imposture, voire une concurrence déloyale : car identifier l'oppression au travail rémunéré masculin revient quasiment à réserver aux hommes le monopole du statut d'opprimé. De même, lorsque le processus d'immigration a commencé, l'immigré a été stéréotypé comme de sexe masculin »¹⁸. Il existe aujourd'hui une charte de *gendermainstreaming* (« approche intégrée du genre ») qui vise à inclure la notion de genre dans les débats syndicaux afin de traiter la manière dont le capitalisme touche les femmes de manière spécifique. Mais est-ce que toutes les femmes sont bien prises en compte ?

C'est une question que s'était déjà posée Angela Davis, une importante afroféministe états-unienne. Elle s'est d'abord fait connaître comme leader du parti communiste, avant de s'en séparer car il n'y était question que de lutte de classe – classe perçue comme homogène, sans différence ni discrimination de race ou de sexe. Pour eux, toutes les oppressions n'étaient que secondaires (car conséquence de) par rapport à la domination capitaliste. Angela Davis s'était donc tournée vers les Black Panthers¹⁹, mais mécontente du sexisme qui traversait cette lutte antiraciste, elle nous gratifia donc de son célèbre « Femmes, race et classe » publié en 1983.

L'organisation syndicale ne peut prétendre parler pour tous les travailleurs s'il ne parle pas pour les femmes, et celles qui font également face aux conséquences du racisme, par exemple. En effet, les femmes issues de l'immigration se situent de manière accablante parmi les rangs de la classe ouvrière et des plus pauvres.

¹⁷ Comité Québécois Femmes et Développement, Fiche technique de la Communauté de Pratique « Genre en pratique ». L'INTERSECTIONNALITÉ. www.aqoci.qc.ca

¹⁸ Sporenda Francine, « Féminisme intersectionnel » : Antiracisme & Anticapitalisme au service de la domination masculine. <https://revolutionfeministe.wordpress.com>

¹⁹ Membres du parti « Black Panther », un parti nationaliste noir actif aux Etats-Unis de 1966 à 1982.

Ainsi, l'organisation syndicale, si elle se veut inclusive, aurait tout à gagner à intégrer le concept d'intersectionnalité. Certains répondront que ce concept divise le mouvement en « sous-groupes » et l'affaiblit. Mais l'intersectionnalité permet justement de comprendre qu'un mouvement n'a pas besoin d'être homogène pour être soudé, et propose un système d'autonomie (laisser l'espace aux expériences intersectionnelles pour s'exprimer) et de collaboration (prendre en compte différents points de vue).

Egalité, solidarité, changement sociétal et visions alternatives : voilà tout ce que l'intersectionnalité a à offrir. Et n'est-ce pas là la base du mouvement syndical ?

Critiques anti-intersectionnelles

Concept trop peu défini ?

Certains avancent que l'intersectionnalité est un concept fourre-tout, que beaucoup arborent surtout pour surfer sur la vague de la nouveauté mais qui ne voudrait finalement pas dire grand-chose. Kathy Davis démonte cette critique dans sa publication « Intersectionality as buzzword » : « C'est précisément parce que l'intersectionnalité est aussi imparfaite – ambiguë et ouverte – qu'elle a été aussi productive pour la recherche féministe contemporaine. Son absence de définition précise, ou même de paramètres spécifiques, a permis de l'enrôler dans quasiment tous les cadres de recherche. La régression infinie caractérisant le concept – quelles catégories utiliser et à quel moment s'arrêter – le rend vague, tout en permettant d'explorer des constellations infinies de différences en intersection. À chaque nouvelle intersection, de nouvelles connexions émergent, et des exclusions jusque-là masquées apparaissent au grand jour ».

Il peut s'adapter à tous les contextes socio-historiques (Etats-Unis, Europe, Afrique...) et permet de combiner un spectre infini d'expériences et de discriminations pour comprendre la réalité de tous et toutes.

Concept qui prône la division et l'individualisme ?

Certains pensent que l'intersectionnalité se base sur la division des luttes en sous-groupes séparatistes et ne permet pas de mouvements collectifs, parce qu'il faudrait dès lors écouter les expériences individuelles de chacun : « Ainsi, de vifs débats ont émergé sur le nombre de catégories à inclure dans l'analyse intersectionnelle et pour savoir si la prolifération apparemment infinie des différences ne pourrait pas, après tout, être « le talon d'Achille de l'intersectionnalité » »²⁰

Ça serait mal comprendre le concept qui, depuis ses débuts, ne prône qu'une autonomie DANS LE BUT de créer une lutte collaborative plus inclusive que jamais. Comme Patricia Collins l'explique dans « Black Feminist Thought », l'isolement n'est qu'une étape vers l'autonomie et la coalition. La non-mixité est une nécessité dans toutes les luttes. Ce n'est que quand on a posé des bases solides de résistances qu'on peut négocier avec les dominants.

²⁰ Davis, K. (2008). Intersectionality as buzzword: A sociology of science perspective on what makes a feminist theory successful. *Feminist Theory*, 9(1), 67-85

De plus, l'intersectionnalité permet justement de donner lieu à des alliances fortes parce qu'elle permet aux opprimés de se reconnaître également oppresseur d'autres personnes : ce n'est que quand les féministes blanches comprennent qu'elles peuvent parfois faire preuve d'un racisme ordinaire et/ou inconscient qu'elles sont amenées à se liguer à la lutte antiraciste (en commençant par travailler sur leurs propres préjugés) et à laisser une place sincère aux voix des femmes racisées ou marginalisées par d'autres systèmes d'oppression.

Un concept dompté ?

C'est un concept de plus en plus courant, notamment dans le milieu académique. Pourtant, issu d'une critique politique forte au sein même des luttes sociales, il n'a pas vocation à être « discipliné » et surtout pas dans un milieu universitaire encore majoritairement masculin/blanc qui lui impose de se présenter « scientifiquement », soit de se conformer aux normes académiques occidentales.

Au contraire, les premières penseuses de ce concept n'étaient pas des universitaires mais bien des militantes et il s'est développé dans l'informel et le subversif : discours, musique, cris de colère. Pour éviter le « blanchiment » et l'appauvrissement politique du concept, il est temps de s'éloigner des longs monologues théoriques et de l'inclure dans les luttes sociales de terrain. En effet, il n'est pas tant important de définir ce qu'EST l'intersectionnalité mais bien de saisir ce qu'elle permet de FAIRE, et c'est mettre en avant des voix autrement marginalisées et oubliées des grandes luttes sociales.

Conclusions & perspectives

L'intersectionnalité nous paraît intéressante car elle permet de remplacer les dichotomies par des relations complexes et co-construites. Dans une société en proie aux discours populistes et simplifiés, ce concept expliqué sous forme de métaphore par Kimberlé Crenshaw (voir plus haut), est adaptable à tous les contextes et offre un outil de résistance collective et collaborative. Il permet aux différentes luttes d'intégrer les différences et d'éviter l'universalisme sans se voir implorer.

Cependant, c'est un concept en pleine évolution qui ne pourra réellement se développer que par la parole des concernées. Mais comment faire, quand ces mêmes personnes ont moins d'opportunité de paroles car elles ne sont ni représentées dans les universités, dans les postes à responsabilité, dans les médias ou mêmes les syndicats ? Et quand elles le sont, elles sont obligées de s'adapter à une vision dominante, « scientifique », pensée comme « neutre » mais qui est en fait une norme tout à fait remplaçable.

C'est tout un travail sur notre propre regard et pensée qui est en route. Il permettra, on l'espère, de construire des alternatives à l'organisation sociale actuelle qui se présente encore trop souvent comme la seule possible.